

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Séverin REY

La Reine Berthe

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1901, tome 3, p. 547-550

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

La Reine Berthe.

Au plus fort des luttes du royaume de Bourgogne contre les Hongrois et les Sarrasins, tandis que le Valais, brasier de défense parce que foyer de foi profonde, n'était plus qu'une vallée de sang où des ombres couraient, brandissant des armes, parmi les clameurs et les râles ; des vaincus, des Sarrasins, rouges de sang, chancelants de mort parce qu'à peine pansés, frappèrent à la porte d'une vieille maison, réclamant asile, implorant pitié.

La porte s'ouvrit bien grande, au premier appel, puis se referma *praesto* sur son dépôt vivant. Qui eût guetté eût vu, dans le rapide entre-baillement, apparaître une belle robe noire, le fond garni de pierres précieuses.

Quelques instants plus tard, devant le même seuil, des soldats arrivèrent. C'était les gens de Conrad, fils de Rodolphe II et roi de Bourgogne. Ils étaient accourus à la nouvelle que l'ennemi ou plutôt les hordes livraient assaut à l'abbaye de St-Maurice où le grand-père de leur souverain avait été sacré roi. Heureusement, le monastère avait construit une immense et solide tour, qui est précisément le clocher actuel, lorsqu'il avait appris que les Sarrasins arrivaient de ce côté des Alpes. Cette tour permit d'attendre les secours qu'un moine de saint Augustin était allé chercher auprès de Conrad, plus loin dans le Valais.

Et c'était à l'arrivée de ces soldats que les malheureux voyous s'étaient réfugiés dans la plus proche

maison. Mais, ils avaient été vus, et le chef heurta à l'huis de la porte qui encore une fois céda.

Au fond du corridor, les malheureux étaient là, mangeant et buvant, tendant leurs blessures à de douces mains blanches.

Mais les soldats levaient déjà leur hache pour fendre ces crânes d'« animaux » lorsqu'ils entendirent un cri : « Seigneur ! » Du couloir, une femme avait jailli prompte et impérieuse comme le salut. Maintenant, debout entre la mort et les désignés, elle les couvrait de son corps, adossée au tas lamentable ; les bras allongés dans ses larges manches de soie pour davantage étendre sa protection, — crucifiée à la misère humaine comme Jésus au bras de sa croix !

Les haches tombèrent, les hallebardes également oscillent entre les doigts.

Alors, sans remuer, elle dit :

Ce sont des insurgés, oui, mais ils ont tant souffert, et ne sommes-nous d'ailleurs pas tous frères. Vous ne les tuerez point où vous me tuerez avec eux, moi qui les blâme, parce qu'ils combattent ma foi et mon fils, mais qui les absous !

Le chef dit :

— C'est la reine Berthe !

— Bas les armes ! Et il tourna la tête pour essuyer la larme qui perlait au coin de l'œil. Un massacre avait été évité, l'exemple du pardon donné, et des vauriens furent changés en bons chrétiens.

Le lendemain, Berthe partit accompagnée de tous ces hommes, pour rejoindre, plus avant dans le Valais,

son fils qui venait de remporter une brillante victoire. A la bataille allait succéder le châtement pour les coupables. Tous les prisonniers, qui furent quelque peu chefs, allaient être passés par les armes, et les simples soldats proscrits. Berthe a le cœur serré devant la perspective de telles représailles, cependant elle n'ose parler bonté et pardon à un roi qui avait tant souffert de l'invasion, et elle trouvait bien aussi que certaines punitions se justifiaient.

Mais, tant pis ! Aux scrupules, elle oppose l'exemple dont jadis Jérusalem fut témoin. Sans doute, nul parallèle ne se pourra jamais faire entre Jésus, immolé de douceur, et les farouches Sarrasins, gantés de sang jusqu'au coude. Seulement n'a-t-il pas voulu, ce Jésus, Recours des opprimés et des misérables, endosser tous les opprobres, pour que son histoire demeurât l'histoire du Pauvre à travers les siècles : du Pauvre souvent calomnié, souvent méconnu.

C'est à cela que songe Berthe, et, occupée seulement de la loi divine, de la loi d'amour, elle offense la Justice et son fils avec sérénité. A la lueur d'une torche, elle s'en va, la nuit, de cave en cave, de prison en prison rendre la liberté aux captifs qui tombent à genoux aux pieds d'une femme qui n'est pas comme les autres.

Mais Conrad exaspéré de retrouver partout l'ombre de sa mère, dans les évasions ou les disparitions, la menace d'un mandat d'arrêt.

— Bien, répond Berthe, j'aurais même quelque fierté à me voir emprisonner, sur l'ordre de mon fils,

parce que je me serais souvenue que nous sommes tous frères et que j'aurais évité des massacres inutiles.

Conrad pleure maintenant et, dans les bras de sa mère, il reconnaît que si, lui, a le front ceint de belles victoires guerrières, elle, elle a l'amour et l'indulgence des Cieux.

Ce sont là deux petits traits de celle qui fut si douce aux souffreteux de la chair, de l'amour et de l'argent. Pour apprécier tout le bien qu'elle fit, en mesurer l'étendue, en évaluer le mérite, il faudrait conter toute sa vie et ouvrir grand large son cœur, car alors seulement il serait possible de rendre le culte et la vénération qui lui sont dus. De son temps, dans son royaume, les pauvres n'avaient pas faim, les églises abattues par les Sarrazins étaient relevées, les malades gardés ; elle tenait à la terre par de si frêles tiges qu'elle planait bien au-dessus des vilenies et des ambitions. Le proverbe est d'ailleurs bien resté : « Ce n'est plus le temps où la bonne reine Berthe filait ».

Assurément, ce temps-là est déjà bien loin. Je me suis plu tout de même à évoquer sa mémoire ; le monde est si laid, les reines, les femmes de nos chefs d'Etats, comme leurs maris, si faibles, si préoccupées des petits riens de la terre qu'il fait bon de lever le front vers la nue des souvenirs où brûlent les flambeaux de la Charité, du Devoir et du Dévouement — constellations qui ont guidé Berthe de Bourgogne vers la sublime, la sainte, la Divine Fraternité.

SÉVERIN.